

Cette société violente, désordonnée, anarchique, mettait en pratique les leçons qu'on lui avait inculquées.

Rien de semblable n'est à craindre des générations élevées dans les principes sérieux et dans les idées pratiques de l'enseignement universitaire. La critique historique rend, à chaque siècle, sa physionomie, à chaque homme, son caractère en bien et en mal. Elle inspire peu d'enthousiasme ; mais elle se garde également de récriminations aveugles et de haines passionnées tout aussi fausses. Athènes, Sparte, Rome, ont été grandes assurément, et souvent admirables de patriotisme, mais elles ne peuvent servir de modèles aux sociétés actuelles. Elles étaient le gouvernement de la ville, de la cité ; les sociétés modernes prennent pour base l'unité, la centralisation politique ; elles reposaient sur l'esclavage ; les sociétés modernes reposent sur le principe de l'égalité, inspiré par le christianisme. N'admirons les sociétés passées qu'en voyant l'œuvre qu'elles ont accomplie : les républiques de la Grèce ont eu pour tâche de ruiner les civilisations incomplètes et stationnaires de l'Égypte et de la Perse, pour leur substituer une civilisation progressive. De même, les Romains ont eu pour tâche de réunir l'ancien monde, afin de rendre possibles, par l'unité de civilisation et de langage, les rapides progrès de la religion chrétienne. Cette gloire est assez belle sans qu'on doive l'exagérer encore.

Sur aucun point, nous l'espérons du moins, les générations nouvelles n'accepteront de principes exclusifs. Nous ne craignons pas, par exemple, qu'éblouies par l'éclat de la gloire militaire, elles considèrent la guerre comme l'état normal des sociétés, et comme le plus puissant moyen de propager la civilisation, ainsi qu'une école moderne a essayé de le démontrer. Mais nous ne craignons pas davantage que l'amour exagéré de la paix et de ses bienfaits les empêche de ressentir vivement les insultes qui seraient faites à leur pays, et de se